

INTRODUCTION

Février 2009. Bombay. C'est une ruelle de Lower Parel, une ruelle grise de toute la poussière de la ville. Sur la droite, des limousines avec chauffeur rentrent dans le jardin d'un grand hôtel. Sur la gauche, une file ininterrompue d'hommes et de femmes s'allonge devant un immeuble en construction. D'un côté, des politiciens, hommes et femmes d'affaires se rendent à un congrès derrière des colonnades de marbre sculptées. Ils viennent sous les lumières des projecteurs recevoir des lauriers. On célèbre ce jour les femmes de l'année. Devant les caméras de télévision, on élira les meilleures. Les jeux sont déjà faits. On est entre soi. On se connaît si bien.

De l'autre côté de la rue, des sans-logis, des habitants des bidonvilles tentent de participer à la grande loterie pour gagner le droit d'accéder à un logement. Dans le bureau de l'immeuble caché par les échafaudages de bambous, les milliers de dossiers numérotés sont placés dans une grande boîte. Et l'on tirera au sort les heureux bénéficiaires qui pourront devenir locataires. Chaque dossier n'est qu'un numéro. Ils sont si nombreux. Les jeux ici ne sont pas faits ! C'est la loterie des pauvres.

Entre les saris de soie et les saris de polyester, il n'existe qu'une ligne de poussière, dans cette rue ô combien symptomatique de la dualité qui existe partout dans le pays. L'Inde de 2009 est une terre de

ségrégation. Quelques dizaines de millions de riches ont leurs clubs et leurs limousines climatisées. Plusieurs centaines de millions de démunis ont les trottoirs, les gares et les trains surpeuplés. L'Inde de 2009 est aussi une immense démocratie où une poignée d'individus menés par une femme du peuple ont su enrayer le plus grand projet du plus grand industriel indien. Non, dans l'Inde de 2009, les dés ne sont pas jetés !

Et dans ce pays d'un milliard deux cent millions d'âmes, des pionnières modèlent une Inde plus équitable. Oui, l'Inde a ses divas, ses icônes, ses femmes d'influence. Des personnalités connues ou inconnues qui toutes esquissent l'avenir du pays. A leur façon.

Bien sûr, il y a des gourous et chefs spirituels qui, comme Amma^{1*}, une des grandes mystiques du siècle, attirent des foules avec sa « religion de l'amour » et les étreintes qu'elle donne à chacun de ses fidèles. On connaît des figures du grand écran, qui, comme Aishwara Rai-Bachchan, sont devenues des ambassadrices mondiales de la beauté, représentantes de Shining India, l'Inde qui brille. Et il y a toutes les autres, les Indiennes qui modèlent la démocratie sociale, celles qui tissent, jour après jour, l'Inde de demain.

L'Inde a ses divas

A la tête du pays, en 2009, des femmes assument les plus hautes fonctions. Avec Pratibha Patil, la présidente de l'Etat indien, Sonia Gandhi, à la tête du parti du Congrès, et deux femmes chefs de gouvernement d'Etats², l'Inde a ses divas politiques.

Quelle destinée que celle de Sonia Gandhi ! Une destinée faite d'abnégation et de force.

* Les notes sont rassemblées en fin d'ouvrage, p. 249.

Sonia Gandhi débute son voyage en politique en 2004 seulement. Son nom est comme une épée au-dessus de sa tête. Elle n'a jamais fait de politique, et le parti du Congrès³, alors désarmé, fait appel à elle, la descendante d'une lignée forte mais décimée. Indira Gandhi, sa belle-mère a été assassinée par ses gardes du corps le 31 octobre 1984; elle avait été la première Indienne à devenir, en 1966, Premier ministre du pays qu'elle a dirigé d'une main de fer pendant plus de quinze ans. Son beau-frère, Sanjay, est mort dans un accident d'avion. Son mari, Rajiv, rencontré à Cambridge puis épousé en 1968, est assassiné en 1991. Le 21 mai, à onze heures du soir.

Rien n'avait préparé Sonia à ce qui allait devenir sa destinée. Ni sa naissance dans un village près de Turin (Italie), ni son éducation, ni son ambition. Et on lui demandait de représenter sa famille perdue, de devenir le lien politique que le parti du Congrès avait vu s'évanouir. Sonia n'est pas une « bête » politique. Elle va initier d'énormes changements pour ce pays qu'elle a fait sien, une terre avec une histoire infinie, une culture infinie. Oubliées les luttes coloniales, une femme blanche est appelée à la rescousse d'un pays en désordre.

Mai 2004, elle passe le seuil du « 10 Janpath », la résidence officielle du président du parti du Congrès, autant dire de la famille Gandhi-Nehru, sur les Champs-Élysées de Delhi. « Elle est arrivée ici comme une belle Italienne. Nous l'avons transformée en une stoïque femme indienne », dit Tarun J. Tejpal⁴, rédacteur en chef du magazine *Tehelka*. On ne saura pas quelle sorte de Premier ministre elle aurait pu être, puisqu'elle a refusé de prendre le poste. La chrétienne l'a offert à un sikh, Manmohan Singh. Mais le voyage de Sonia Gandhi en politique est remarquable, justement parce

qu'elle n'est pas née sous une étoile politique, mais qu'elle s'est trouvée enlacée dans un destin qui n'était pas le sien. Un destin qu'elle a fait sien.

Sonia apprend à ouvrir les bras, à aller vers le peuple, vers les autres. Elle multiplie les sourires, les accolades et serrements de main, redonne vie au parti du Congrès. Elle se comporte dorénavant en Indienne. Elle découvre l'art de la coalition, l'art de faire campagne, l'art d'embrasser les bras ouverts, le *hug*. Son fils, Rahul, suit la tradition familiale : élu au Parlement, il fait campagne pour les élections de 2009. Sa fille Priyanka soutient les membres de sa famille et reste discrète sur une future implication en politique. Mais la politique n'est-elle pas ambiguïté par essence ?

Pratibha Patil est depuis 2007 la première femme présidente de l'Inde. Et la moins connue du grand public ! C'est normal. En Inde, le président, élu pour cinq ans, exerce surtout des fonctions représentatives, le pouvoir exécutif relevant du Premier ministre. Une femme au pouvoir suprême pour célébrer les soixante ans du pays, le symbole est fort ! Avant elle, Abdul Kalam, un musulman, et K. R. Narayanan, un intouchable, l'avaient précédée.

Originaire de Jalgaon dans l'Etat du Maharashtra, cette juriste de formation rentre jeune en politique : elle siège comme parlementaire à l'assemblée du Maharashtra, puis au Sénat, et au Parlement fédéral. Proche de la famille Gandhi et membre du Congrès, elle occupe plusieurs fois des postes ministériels dans son Etat, avant d'être nommée en 2004 gouverneur de l'Etat du Rajasthan.

Autre *prima donna* de la politique indienne, Sheila Dikshit a la douceur et l'âge d'une grand-mère. A soixante-dix ans, cette petite femme entourée de gardes du corps est une grande dame : elle est chef du

gouvernement de Delhi. Un poste où elle est élue pour la troisième fois consécutive en décembre 2008. Trois mandats, c'est une première dans le pays ! Un chef de gouvernement a tous les pouvoirs sur ce qui se passe dans son Etat. « Les rues de Delhi ne sont pas propres, on dit que Sheila n'a pas nettoyé les rues ! » plaisante-t-elle. « La ville n'est pas sûre pour les femmes le soir venu, c'est encore ma faute ! » Mais qu'on ne s'y trompe pas, en Inde, les chefs de gouvernement ont un grand pouvoir. Ils ont sur leur Etat le même pouvoir que le Premier ministre de l'Inde sur le pays.

Cette représentante du Congrès sait flatter les foules, les jeunes et les moins jeunes. Avec des mots simples : « La politique n'est pas une profession, c'est un service. Je travaille seize à dix-sept heures par jour, sept jours par semaine et trois cent soixante-cinq jours par an... presque comme la plupart des femmes ! » On sent l'effet de la campagne électorale dans ces paroles ! Sheila Dikshit s'est faite championne de la cause des femmes. En lançant des programmes de formation professionnelle, en accordant un pactole aux jeunes filles qui vont jusqu'au bout de leurs études secondaires⁵.

Elle parle simplement des choses de la vie : « qui change les couches des bébés ? Les femmes, pas les hommes. L'égalité entre les hommes et les femmes est inscrite dans la Constitution, mais dans la société, on en est tellement loin. Et pourtant ce sont les femmes qui font marcher le monde ! » dit-elle. « Nous seules, les femmes, savons donner l'affection, l'amour. C'est notre force ! » Cinq cents personnes l'écoutent. Il n'y a aucun scoop dans ses paroles. Tout le monde l'applaudit ! Appelle-t-on cela la séduction, le pouvoir de la conviction ?

La démocratie politique existe en Inde depuis plus d'un demi-siècle. Mais la démocratie politique ne peut

durer sans démocratie sociale. Bhim Rao Ambedkar, le principal architecte de la Constitution le soulignait en 1949. Soixante ans plus tard, ses paroles restent toujours d'actualité. C'est que dans cet immense pays, deuxième vivier de population au monde, les jeux sont complexes. Pensez donc : l'Inde est constituée de vingt-huit Etats, six territoires de l'Union, six groupes ethniques, vingt-deux langues, mille six cent cinquante-deux dialectes, six religions principales ⁶, des tribus aborigènes et quelque six mille castes et sous-castes.

C'est là où les femmes d'influence prennent toute leur importance. Pas celles qui ont hérité un pouvoir de leur famille ou qui l'ont gagné aux élections. Mais celles qui par l'intelligence de leur action sur le terrain contribuent à tisser un à un les fils de cette grande démocratie où il y a trop de pauvres, trop d'illettrés, trop d'exclus de la société au nom d'un système de castes officiellement disparu.

« D'où venez-vous ? Comment vous appelez-vous ? » : ces questions banales permettent à un Indien de détecter la caste d'origine de son interlocuteur. S'il est brahmane, il vient d'une famille de prêtres ou d'agents de l'Etat. S'il est *kshatriya*, ses ancêtres étaient guerriers et savaient défendre la terre. C'étaient des notables. S'il est *vaishya*, ses pères étaient commerçants. La plupart des groupes industriels indiens sont entre les mains de familles originaires de cette caste. En dessous, les *shudra* forment l'immense population d'artisans, de cultivateurs, d'éleveurs. Au bas de la pyramide sociale, les dalits, ou intouchables, à qui reviennent les tâches dites impures, le tannage du cuir ou le ramassage des ordures. Les castes sont elles-mêmes divisées en sous-castes. Cette stratification de la société remonterait aux tout premiers temps de

l'hindouisme (entre 1500 et 1000 avant J.-C.), et serait née du démembrement du premier être⁷. La discrimination par la caste a été officiellement abolie avec la Constitution de la République indienne. Mais cette abolition ne suffit pas à briser un phénomène social ancré depuis tant de générations dans les habitudes. Des programmes de discrimination positive, pour permettre aux basses castes d'accéder à l'éducation et à l'emploi, sont mis en place et peaufinés chaque année. La question est épineuse, et elle touche des centaines de millions d'individus. Car les Indiens originaires de basses castes, autres basses castes et tribus, sont largement majoritaires⁸ dans ce pays. En face, l'intelligentsia – entendons par là les partis qui depuis soixante ans alternent au pouvoir, le parti du Congrès et le parti hindou Bharatiya Janata Party (BJP), et les grandes entreprises qui tiennent l'industrie du pays – ne représente qu'un petit nombre d'élus. L'importance passée des castes dicte encore aujourd'hui les relations entre les personnes.

Et ses femmes d'influence

Dans ce terreau explosif, des femmes font un travail remarquable. Elles modèlent le pays, dévoilent des pans de la société actuelle. Elles dressent le portrait de l'Inde qui bouge.

Elles sont célèbres ou inconnues. Elles sont actrices, banquières, avocates, chefs d'entreprise, vendeuses des rues, chiffonnières, et leurs destins croisés donnent un éclairage sur l'Inde d'aujourd'hui, un monde dur, habitué aux drames à répétition.

Les paysannes aux pieds nus qui s'inventent une douce révolution technologique et les rouleuses de *bidi* qui adhèrent à un syndicat partagent un même souci : devenir visibles ! Cette reconnaissance sociale

est plus aisée avec l'aide de personnalités, comme lorsqu'une actrice de Bollywood reloge des habitants des bidonvilles, ou quand des avocates élèvent la voix contre les disparitions de petites filles, les viols et les tortures, ou quand des artistes utilisent leurs spectacles ou leurs écrits pour lutter contre les extrémismes.

D'autres femmes sont sous les projecteurs : à la tête d'empires pharmaceutiques ou industriels, elles font des miracles. Il y a aussi les reines de la finance, patronnes de banques, qui maîtrisent l'avenir de l'économie indienne. Et comment ignorer les femmes politiques quand on sait que l'une d'elle, à la tête de l'Etat le plus peuplé d'Inde – 200 millions de personnes, excusez du peu – se rêve à la tête du pays. Mais l'avenir est entre les mains des plus jeunes, une génération pressée, explosive, prête à conquérir le monde.

Que de belles rencontres avec les centaines de femmes interviewées pour ce livre. Un livre qui ne se veut pas un livre féministe⁹. Plutôt un regard féminin sur la société. Un voyage en terre indienne, en compagnie d'une minorité de quelque 500 millions de *didi*, d'*aunties*, d'*amma*, de *sisters*, de *behen*, de *mahila*, de *mataji*, de *bua*, de *shree*, d'*aurat*¹⁰ ...

Pourquoi les femmes ? A cause du fou rire de payannes dans les rizières, à cause de trois saris roses que viennent caresser les vagues de l'Océan. A cause des silhouettes fragiles et gracieuses d'Indiennes sur les *ghat* de Nashik ou de Varanasi. A cause des voiles aux couleurs éclatantes qui partout attirent le regard. A cause de démarches assurées, la tête haute, le regard précis. A cause de projets fous confiés entre amies à l'heure du coucher de soleil. A cause d'une force et d'un humour partout partagés.

Ce sont les femmes qui font avancer le pays. Sheila Dikshit l'affirme ! Elle n'est pas la seule. Dans un pays où la misogynie est plus répandue qu'ailleurs, où les petites filles sont, en 2009, toujours délaissées, abandonnées, tuées, la force féminine constitue un lien nécessaire, un liant pour un pays encore en devenir. Combien de fois avons-nous entendu ces mots : « Il nous faut encore construire ce pays », « Il nous faut encore consolider notre nation, sans se laisser emporter par des luttes fratricides » Il reste tant à faire !

Un pays de soixante ans et des siècles d'une riche histoire. Soixante ans faits d'avancées et de soubresauts. Ces rencontres avec quelques-unes des femmes d'influence – il en est tellement d'autres – mettent en perspective les gouffres qui existent entre les pauvres et les riches, les sursauts et frictions entre les différentes communautés, ethniques, religieuses, tribales. Ces bouts de chemins parcourus avec des femmes célèbres ou inconnues mettent en relief une Inde aussi diverse que l'Europe, une Inde qui veut se construire plus vite que le Vieux Continent... au risque de quelques errements ou faux pas inévitables devant l'immensité des défis à relever.

Ces tranches de vie découvertes dans plusieurs Etats, du nord au sud, d'est en ouest, donnent un éclairage sur l'histoire récente et les événements tragiques que vit le Sous-Continent à répétition. En 2008, année noire, six villes principales sont frappées par neuf attaques terroristes : Jaipur le 13 mai, Bangalore le 25 juillet, Ahmedabad le 26 juillet, New Delhi le 13 septembre et le 27 septembre, Guhawati le 30 octobre, Bombay du 26 au 29 novembre. Un cycle de violence terrible qui a causé la mort de 1 600 personnes. Un chiffre énorme pour des conflits qui portent trop souvent la marque de racisme interreligieux.

Un chiffre à rapprocher des cent mille personnes qui chaque année trouvent la mort sur les routes indiennes, des piétons, des cyclistes pour la majorité, qui ne savent pas qu'une voiture peut charger plus vite qu'un éléphant en forêt !

Des mouvements sociaux pour que cesse le terrorisme voient le jour. Rares sont ceux qui se lancent à éduquer les conducteurs de véhicules ! Il reste tant à faire dans cette immense démocratie. Et une phrase revient telle une rengaine, dans les cénacles intellectuels, affichée dans les aéroports ou dans les écoles : « Sois le changement que tu veux voir ! » Le précepte gandhien est décliné à l'infini, dans toutes les classes de la société, dans ce pays du changement permanent.

LA DANSE DES PIEDS NUS

Sous le grand banyan, les femmes dansent. Leurs saris rouges et gris se croisent et se mêlent dans les cercles concentriques qu'elles font et défont. Les têtes s'inclinent sous les voiles qui retombent sur les visages, les bras s'accrochent les uns aux autres, les pieds nus martèlent la terre battue et rythment la danse au son d'un tambourin.

C'est la fête aujourd'hui, pour oublier quelques heures seulement que la terre est rude alentour, que l'eau vient à manquer neuf mois par an, que les sillons demeurent infertiles, que les arbustes sèchent sur pied avant même de donner des fruits. La vie est rude à Happy Chicken, un drôle de nom pour ce hameau aux huttes de terre et de paille, des environs de Nashik dans le Maharashtra. Un surnom révélateur de l'histoire du village : voilà plus d'une dizaine d'années que le puits s'est asséché, que les cultures ne suffisent pas à nourrir les enfants. Les femmes se sont alors mises à élever des poulets, pour les revendre à la ville de Nashik. Les rendements étaient bons. Tout le hameau a suivi. C'est ainsi que ces familles qui par tradition et religion sont strictement végétariennes se sont lancées dans l'élevage des poulets. Mais que les bêtes viennent à se vendre mal, et c'est la disette à Happy Chicken, où personne n'a su commencer une autre activité. Où personne n'a su

creuser les canaux et les puits nécessaires à une agriculture de subsistance.

Au loin sur le plateau désertique, une file d'hommes et de femmes avancent en file indienne, pieds nus sur la terre sèche et rouge. Ils marchent depuis cinq jours, dix jours, parfois plus. Ils se rendent en pèlerinage à Shirdi. Chaque année, en janvier, ils vont prier Sai Baba, le protecteur des plus pauvres, le saint des oubliés, le gourou des sans-terre, des sans-travail, des sans-abri. Ils viennent de tout le Maharashtra, un Etat (308000 km²) plus grand que l'Italie. Ils traversent les plaines asséchées, les chemins défoncés, ils dorment le long des routes ou dans les hameaux perdus, ils viennent rendre hommage à leur gourou protecteur. Ils savent que leur ferveur sera récompensée. Demain, les pluies seront meilleures, demain les récoltes doubleront, demain l'électricité arrivera jusqu'à leur village, demain leur revenu triplera... En Inde, les gourous ont une puissance que leur envient bien des hommes politiques !

Au hameau d'Happy Chicken, le martèlement des pieds nus sur le sol résonne encore entre les huttes de terre battue. Quelques heures pour oublier la mal-vie sous le soleil trop ardent de ce mois de janvier. Assis par terre sous le grand banyan, les enfants ne rient guère, seuls les plus jeunes, les petits de trois ou quatre ans, battent la mesure de la danse des mères. Les visages affichent la tristesse d'un jour sans riz. Les pères hésitent à parler. D'un signe de tête ou d'un doigt tendu, ils montrent les terres desséchées, le puits sans eau, le grenier à grain vide.

Au loin, la file ininterrompue d'hommes et de femmes continue son avancée à un rythme rapide, vers le gourou sauveur. Certains viennent de Vidharba, plus loin dans le même Etat du Maharashtra, près de Nagpur.

Vidharba, terre de coton et terre de malédiction ! Un paysan incapable de faire face à une dette qui se monte à cinq fois son revenu annuel vient de se suicider, abandonnant à sa veuve le soin de s'occuper de la famille et... de contracter un nouvel emprunt. Dans le district de Vidharba, le coton est planté à perte de vue, ne laissant plus aucune place aux lentilles ou haricots. Pensez donc. Le coton, c'est de l'or blanc, la richesse assurée pour les paysans qui le revendent au prix fort, un prix plus élevé que le prix des choux ou des oignons. Mais voilà, pour cultiver ce coton d'eldorado, les paysans s'endettent. Ils achètent des semences auprès des Monsanto et autres semenciers régnant en maîtres sur le marché mondial. On leur vend par la même occasion pesticides et engrais. Ils vont être les princes du coton, leur promet-on. Après une année de récolte, les graines perdent de leur pouvoir. Une abondante irrigation est nécessaire. Ils n'en ont pas les moyens. Il leur faut multiplier les engrais pour avoir de belles balles de coton. Des balles de coton qui ne trouvent pas toujours preneur ou qui sont rachetées à vil prix. Chaque année, quelque 20000 paysans mettent fin à leurs jours, coincés entre des dettes qu'ils ne savent rembourser et une productivité tellement détériorée qu'ils ne réussissent pas à nourrir leur famille. Etranglés de dettes, ils ne voient leur salut qu'en ingurgitant des bouteilles d'engrais achetées à crédit. Certains savent qu'après leur mort, l'Etat versera un petit pécule à leur femme. Maigre consolation et ironie du système !

Les deux tiers des Indiens vivent ou survivent de la terre. Mal, le plus souvent. Les deux tiers des Indiens ne produisent que 19 % de la richesse du pays (19 % du PNB). La moitié des paysans rêvent de changer de métier, d'aller à la ville. Ils viennent enfler les mégapoles à la recherche d'un salaire,

d'une pitance. Ils se retrouvent entre deux univers. Leurs mains habituées à labourer la terre n'ont plus que des briques ou des ordures à retourner.

TRIBUS ENTRE DEUX MONDES

Au-dessus d'un chiffon roulé, chaque femme porte des briques sur la tête. Elles sont une dizaine à se repasser les fardeaux. Elles construisent la maison communautaire de Jambulpada. Jambulpada, un joli nom pour un hameau anonyme perdu dans la campagne du Maharashtra. Une vingtaine de maisons éparpillées dans la nature, entre les épineux et les manguiers tout juste plantés. Ces femmes sont originaires de tribus : les Warlis et les Thakpurs qui depuis l'origine des temps occupent ces terres arides. Ramasseurs de bois et cueilleurs, ils vivent de la forêt. Mais ici, les grands arbres ont disparu. Leur domaine est trop proche de Bombay, la mégapole tentaculaire qui pousse ses entrepôts et ses fabriques de plus en plus près de leur terre ancestrale.

Ces tribus sont entre deux mondes : leurs forêts ne leur donnent plus guère de bois et de baies. La ville proche ne tire pas les lignes électriques jusqu'à leurs cases. Trop souvent, l'eau vient à manquer, et les femmes doivent marcher des kilomètres pour aller puiser à la seule source qui coule encore en saison sèche. Les enfants sont maigres et ont d'importantes carences alimentaires. Dans les familles, on ne mange trop souvent qu'un bol de riz par jour, le soir, quand les femmes ont le temps de le faire cuire.

Et c'est là que Nicola, une femme à l'énergie débordante, arrive ! Nicola Monteiro vient avec ses projets de récolte de l'eau, d'électricité solaire, avec

des docteurs et des bouteilles de sirop vitaminé. Il est sept heures du matin. Dans la voiture qui la mène vers les villages, son téléphone n'arrête pas de sonner. « Il faut que je prenne cet appel. C'est important. » Elle dirige Share (Society to Heal Aid Restore Educate), une ONG créée par UTV, une chaîne de télévision indienne et société de communication, au titre de sa responsabilité sociale. Elle sillonne depuis dix ans le Konkan, la région du littoral du Maharashtra, multiplie les actions dans les villages qui comme celui de Jambulpada, ont des problèmes d'eau, d'électricité, de malnutrition, d'école, de santé, de travail... Les premiers efforts ont porté sur l'eau.

Il faut mobiliser les villageois, les impliquer dans la construction de puits, de digues, de structures de ciment propres à récupérer l'eau de pluie. Il faut les sensibiliser, les faire participer à la construction. Car seuls les villageois qui sont prêts à travailler et à participer aux projets bénéficient de l'assistance de Share. Des travaux ont été effectués dans quatre-vingt-dix villages qui sont maintenant quasi autonomes en eau. A Jambulpada, un puits vient d'être réparé et amélioré. Un autre a été créé, drôle de puits qui en période de mousson se trouve submergé sous l'eau, et qui se découvre à l'air dès le mois d'avril. Il suffit alors de desceller la « porte » du puits pour avoir de l'eau potable en pleine saison sèche.

Les familles du village sont passées à l'ère du modernisme grâce à l'électricité solaire. Chaque chef de famille est fier de montrer le petit panneau solaire accroché sur le toit depuis quelques mois. Une batterie fixée sur le pilier central de la case alimente deux ou trois ampoules. Une révolution, financée par Share (pour chaque maison une installation solaire revient à 4 000 roupies, 60 euros).

Depuis l'arrivée de Nicola, les femmes du village disposent aussi d'une nouvelle source de revenu : elles utilisent des tonnes de papier journal récolté en ville pour fabriquer des sacs en papier qui remplacent désormais les sacs plastiques dans les boutiques. Un travail facile, qui se fait à l'ombre de l'auvent ou de la maison, et qui permet de gagner une roupie par sac (1,5 centime d'euro).

Quand la maison communautaire sera finie, les villageois se lanceront dans d'autres travaux : la construction de toilettes dans chaque maison. Depuis des siècles, les paysans fertilisent les champs naturellement. C'est ce que fait plus d'un Indien sur deux ! D'où un immense problème de santé, de contamination des eaux et des sols, la propagation de maladies, des femmes qui attendent la nuit pour se soulager, une attente qui provoque des infections, sans compter les attaques de serpent ou autres petites bêtes. Conscient du problème, le gouvernement a lancé un vaste programme de construction de latrines sur dix-huit mois.

« Le plus difficile et le plus long consiste à changer les mentalités », affirme Nicola. La docteur Indira Sahajwalla qui l'accompagne pour ausculter les enfants, donner du fer, des vitamines A et D, insiste : « Il faut apprendre aux femmes à être heureuses. Les convaincre qu'elles sont importantes. Alors, la vie de la famille s'améliore. » Quel beau programme que l'apprentissage du bonheur ! Mais il reste encore un long chemin à parcourir sur les sentiers sablonneux du Maharashtra et des autres États indiens.

Rickshaw, Ambassador, 4 x 4, bus bondé, taxi collectif, plage arrière d'un camion, ou train trop lent, tout est bon pour sillonner les campagnes indiennes. Depuis Bombay, il faut plus de deux jours de trajet

pour rejoindre Mysore, dans le sud du Karnataka, Etat au sud du Maharashtra. Deux jours hors du temps, à regarder se dérouler rizières et cocoteraies, à compter les grosses vaches noires, des laitières, serrées dans leurs étables, et les maigres vaches blanches, bêtes sacrées déambulant au milieu des routes. Dans le bus, dans le train, les femmes bavardent. « L'oignon a augmenté cette semaine. » « Et le gingembre aussi, on ne s'en sort plus ! » L'oignon, le gingembre, le turmeric, le piment font partie en Inde des matières premières qui dictent le coût de la vie. Leur cote est chaque jour affichée dans les journaux locaux. Leur prix fait l'objet de discussions intarissables sur les marchés.

LA TRÈS LENTE RÉVOLUTION DES CAMPAGNES

Le pas lent du buffle rythme la vie dans les campagnes du Karnataka. Sur le chemin de terre, une femme avance, le dos courbé. Ses pieds nus foulent la glaise rouge et sèche, du même pas régulier que celui de la bête. Ses pieds aux crevasses profondes suivent les mêmes traces depuis tant d'années. La femme aux traits fatigués ne sait plus son âge, pas plus que celui de ses enfants. Des gamins courent sous les cocotiers. Des piments rouges sèchent dans une tache de soleil. La femme s'arrête près du puits pour boire une gorgée d'eau, à même la cruche, sans que ses lèvres ne touchent les bords du contenant. Ici, la même cruche sert à tous.

Ce soir-là, dans le village à quelques lieues de Mysore, la femme aux pieds nus a rendez-vous dans une hutte de terre battue. La porte en est toujours ouverte. Des couvertures de coton ont été étalées par

terre. Elles sont déjà cinq femmes assises en tailleur à bavarder. Cinq paysannes aux pieds nus et au visage buriné, de trop de soleil, de trop de labeur.

C'est mardi soir. A neuf heures précises, commence le programme *Kelu Sakhi*, « Ecoute mon ami », à la radio. Elles sont rassemblées là pour écouter les nouvelles. Elles sont regroupées là pour participer au programme. Oui, ce sont ces femmes de la terre, ces illettrées de la campagne qui font l'émission. Une femme au sari sans couleur se lève, s'approche du micro. « Bonsoir, je suis Parvati. Je vais vous donner les dates des prochaines réunions importantes dans notre région. Vous pouvez aussi noter que le docteur consultera au dispensaire entre neuf et onze heures tous les jours. » Sa voix s'affermite au fur et à mesure qu'elle donne les nouvelles locales. Parvati n'a suivi que trois années de petite école, il y a bien longtemps. Elle est aujourd'hui présentatrice de radio.

« Avant, personne ne savait qui j'étais ! Maintenant on me connaît », dit la jeune femme, la tête haute. On l'écoute dans les villages alentour, chaque mardi soir à neuf heures. Le reste du temps, elle prépare les galettes, s'occupe de ses enfants, va puiser l'eau au puits toujours trop loin, trie les légumes secs, s'occupe de la vache et des poulets, cultive quelques légumes, récolte la bouse, la moule en galettes de combustible, tisse quelques centimètres de tissu, retourne la terre, retourne au puits, fait chauffer une casserole de riz et une autre de *dal* (lentilles), façonne des briques de terre, monte un mur, nourrit ses petits, repart au puits. En Inde en 2008, les trois quarts de la population vivent comme Parvati. Ils se nourrissent d'une terre avare. Ils mènent une vie de petites choses.

Mais dans certains hameaux, une révolution douce, très lente, se produit. Non, ce n'est pas une révolution

technologique en soi. Mais la technologie permet des changements importants dans les modes de vie des paysans. Comme dans ce village du Karnataka, où le télé-centre devient le point de ralliement des villageois et villageoises.

Dans la pièce de terre battue, les femmes assises en tailleur regardent alternativement la jeune présentatrice au sari rapiécé et l'ordinateur qui trône au fond de la pièce. Une autre jeune femme s'occupe du mixage et de la diffusion. Elle se nomme Savita. Ses cheveux coiffés et tirés en une natte serrée tranchent avec la tête de Parvati l'ébouriffée. Savita est peut-être une des rares jeunes filles du coin à avoir fait des études. C'est elle qui s'occupe de faire fonctionner la radio communautaire. C'est aussi elle qui réalise des programmes télévisés diffusés dans la région.

Savita avait entendu parler d'une femme qui poussait la charrue et retournait les mottes, une activité traditionnellement dévolue aux hommes. Elle l'a retrouvée et, équipée de la caméra du centre, a réalisé un documentaire sur cette frêle femme qui s'active dans les champs. La semaine suivante, le documentaire est passé sur la chaîne de télévision communautaire. Il y avait foule ce soir-là dans la hutte du télé-centre où l'on vient pour parler, écouter, regarder, apprendre. Un véritable *hub* de communication. Et de découvertes en étonnements, les villageois de la région ont compris que, oui, une femme peut très bien labourer. L'Inde change à tout petit pas.

A tout petits pas... Salna, Anilla, Hema, Roopa, ces paysannes du village à quelques lieues de Mysore, ne savent ni lire ni écrire. Mais elles savent tenir le micro pour raconter leur histoire ou aller interroger leur voisine. Elles ne sont pas allées à l'école, mais elles savent tenir la caméra et s'en servir avec intelligence.

Le jour des dernières élections communales, Salna tenait la caméra et a filmé le candidat qui promettait monts et merveilles. Roopa qui n'a pas sa langue dans sa poche, s'est approchée du politicien : « Bonjour, je suis Roopa. Vous vous souviendrez de moi quand vous distribuerez des lopins de terre, comme vous l'avez promis. » Dialogue judicieusement filmé. Diffusé. Archivé. Oui, les politiciens devront se méfier des nouvelles techniques mises entre les mains des illettrées aux paumes calleuses.

Sur l'ordinateur du télé-centre, les mains hésitent. Comment une main habituée à mouler des boulettes d'excrément, le meilleur carburant local pour faire cuire les galettes de blé, ose-t-elle toucher le clavier ? A quoi servent donc toutes ces touches ? L'institutrice montre, dessine, écrit son nom. Les femmes regardent. Puis des doigts s'approchent, osent, tapent. ANILLA. Le nom apparaît sur l'écran. Un immense éclat de rire envahit la pièce. C'est la première fois qu'Anilla touche un ordinateur. Objet de crainte et de pouvoir. C'est la première fois qu'Anilla écrit son nom en si belles lettres.

Ordinateurs, enregistreurs, micros, radios, tout le matériel a été donné à la commune dans le cadre du programme Mahiti Manthana, projet de IT for Change, une ONG basée à Bangalore et qui bénéficie du soutien du gouvernement indien et du PNUD, Programme des Nations unies pour le développement. Une jeune femme a été formée pour gérer le centre et peu à peu transmettre ses connaissances. C'est elle et éventuellement un technicien recruté localement qui montent les programmes. Et d'émission en émission, la jeune femme du centre s'affirme, va chez les villageois, enquête. Et d'émission en émission, les payannes du hameau découvrent, s'enhardissent. Elles

relèvent des défis. C'est contagieux, le rire, les découvertes et les défis.

Dans les campagnes indiennes, les nouvelles technologies ne sont pas encore synonymes d'Internet à grande vitesse, mais une radio, une vidéo, un ordinateur suffisent à installer des télécentres. Ces centres deviennent ici des écoles où l'on se perfectionne en hindi ou en broderie, là des kiosques de justice où l'on s'informe sur ses droits, ailleurs on y fait de la télémédecine.

UNE CONTAGION QUI SE RÉPAND DANS LE PAYS

A mille cinq cents kilomètres du village où Anilla apprend à écrire, le Kutch est un désert de sel au nord-ouest du Gujarat. Un désert immense. Torride. Neuf mois par an, des hommes et des femmes, des enfants aussi, ratissent la saline, les pieds dans l'eau saumâtre, la tête couverte d'un foulard ou d'un tissu coloré. Les rayons du soleil ici sont plus ardents qu'ailleurs. La réverbération du ciel dans l'eau grise pique les yeux et la peau. Les travailleurs des salines ne s'en tirent pas indemnes. Les habitants du Kutch sont coriaces. A vivre les pieds dans l'eau salée, sont-ils sujets à plus de maladies que d'autres ? « Oh non, mais quand l'un d'entre nous meurt, les pieds ne se consomment pas sur le bûcher ! » répond un couple installé sous un abri de paille, sur le rebord sec, là où l'eau salée ne monte pas. Ils ont deux fils de huit et neuf ans. Les deux enfants alternent l'école : chacun y va une année sur deux. Il faut bien de la main-d'œuvre pour ratisser le sel, le retourner, l'étaler, en faire des tas. « Regardez ce sel si beau, si pur », dit le gosse en offrant une poignée de gros sel qu'il a tout juste récolté. L'école et le

village sont à dix heures de marche. Et le 4 x 4 qui parcourt la région ne vient pas tous les jours jusqu'à eux. Ils auraient pourtant bien besoin d'un transport régulier, pour aller acheter des provisions ou faire soigner les blessures au centre médical.

A côté de l'école et de l'épicier du village, un centre de télémédecine est installé¹. Ici pas de médecin, mais un technicien qui sait faire marcher la caméra et l'installation vidéo. C'est un dispensaire virtuel, très utile. On est tellement loin de tout, ici, à l'extrémité du Kutch. Les hommes, les femmes et les enfants aux membres rongés par le sel viennent montrer leurs blessures devant la caméra. Au loin, un docteur diagnostique une brûlure ou un autre mal. Et prescrit le remède adéquat.

Déserts de sable, déserts de sel. Que de belles personnes rencontrées dans les conditions extrêmes, des chotts ou des Himalayas. A pays dur, caractère dur. Regardez Alkaben Jani : née en 1964 dans le Kutch, elle part avec sa famille, relativement aisée, dans le Karnataka où son père, cadre dans une exploitation de coton, est muté. Après ses études à l'université, elle pouvait se consacrer simplement à une carrière d'enseignante. Mais elle préfère revenir dans sa région natale « pour ne pas compromettre ses principes ». Avec des amis, elle forme un groupe prêt à changer le monde. En 1989, elle rencontre Sushma Iyengar qui cherche des jeunes enthousiastes pour changer la vie des habitants du Kutch. Sushma Iyengar formera bientôt le Kutch Mahila Vikas Sangathan (KMVS), une société qu'elle rejoint comme travailleuse sociale. En attendant de changer le monde, commençons par le désert tout proche.

Elle connaît le Kutch, une région où les femmes, opprimées par des pratiques patriarcales d'un autre

siècle, se suicident plus qu'ailleurs. Une région où une femme sur vingt a d'importants problèmes de santé. Une terre sèche, avec de faibles ressources d'eau. Alors elle parcourt les villages, mobilise les femmes, enseigne des choses simples et essentielles, juste de quoi transformer leur environnement immédiat. En quinze ans, Alkaben a aidé avec le KMVS 12 000 femmes à sortir de la pauvreté, à s'organiser, à créer des micro-entreprises, à devenir des leaders dans leur communauté.

La méthode est simple : mobiliser une communauté, identifier des meneuses potentielles, leur apprendre à devenir indépendantes. Les meneuses transmettent à leur tour leur savoir-faire nouveau et leur dignité retrouvée à d'autres plus jeunes. « L'océan humain est plein de perles qui n'ont besoin que d'être identifiées et polies pour briller. J'ai été repérée et élevée, et maintenant je pense qu'il est de ma responsabilité morale d'élever les autres », dit-elle. Quel beau métier que d'être chasseur de perles dans le désert !

DES PIONNIÈRES

Des projets similaires, il en existe des milliers dans les campagnes indiennes. Tous sont nécessaires dans ce grand pays rural où 72 % de la population vit de la terre. Où trop souvent l'eau vient à manquer. Où les récoltes sont soumises aux caprices des moussons. Où la déforestation atteint des proportions alarmantes. Des pionnières, héroïnes dans leur campagne, il y en a des milliers dans cet immense pays. Issues le plus souvent des milieux les plus défavorisés, elles ont connu la faim et l'injustice. Elles n'ont de cesse de mener une action nécessaire. Certaines d'entre elles sont

devenues des icônes, symboles d'une action qui va bien au-delà des frontières de leur région.

La montagne est en danger ? Fille des montagnes, Radha Bhatt, née à la fin des années 1930, a grandi au pied de l'Himalaya, s'est forgé une morale et une ligne de vie en rentrant toute jeune dans un ashram gandhien. Elle y apprend la lutte passive, la non-violence. Des préceptes qui dicteront toute son action, toute sa vie. Entre 1967 et 1971, elle s'engage contre un fléau des montagnes : l'alcoolisme. La vie dans les montagnes est difficile, les hommes ont trop souvent recours à la bouteille d'alcool maison. Elle organise des mouvements de femmes pour combattre ce fléau. Ensuite, elle est pionnière d'un mouvement écologique qui va s'étendre bien au-delà de l'Himalaya : Chipko, les hommes qui embrassent les arbres.

Pour résister à la destruction de leurs forêts, les villageois et les villageoises enlacent les arbres, interposant leur corps devant les pelleteuses et autres outils de déboisement. C'est en 1973 que commence ce mouvement de résistance non-violente (*satyagraha*). Pendant les cinq années suivantes, il se répand dans plusieurs districts de l'Uttar Pradesh, en bordure des contreforts himalayens. Les seuls bras des paysans remportent une première victoire : en 1980, le gouvernement de l'Uttar Pradesh décrète une interdiction de couper les arbres dans les forêts de l'Himalaya pendant quinze ans. Progressivement, le mouvement s'est étendu à l'Himachal Pradesh, au nord du croissant himalayen. Puis il s'est propagé jusque dans les États du Rajasthan, du Bihar, et dans d'autres régions de l'Inde où l'on interdit les coupes dans la végétation. Peu à peu, l'Inde prend conscience de l'importance de l'écologie. Les villageoises, soutenues par Radha Bhatt, ont été les premières à initier ce mouvement fait

d'embrassades et de plantations nouvelles. Combien de villages ont échappé à des glissements de terrain, suite à cette action ? Une cinquantaine, une centaine peut-être. Chipko a pris de l'ampleur quand Sunderlal Bahuguna, philosophe et activiste gandhien, a entrepris une marche transhimalayenne de cinq mille kilomètres, entre 1981 et 1983, pour transmettre le message sous le slogan : « L'écologie est l'économie permanente. » Grands marcheurs, les montagnards sont les porteurs de nouvelles dans des hameaux perchés où la vie change un peu moins vite qu'ailleurs.

Au sud de la chaîne de montagnes, dans les plaines chaudes de l'Uttar Pradesh, Duiji Amma est une autre de ces femmes de courage. Sa lutte, elle l'a menée pour libérer sa tribu, les Kols, de l'asservissement.

Née en 1942, Duiji est mariée à sept ans. Elle est envoyée chez son mari à onze ans, donne naissance à dix enfants, se retrouve veuve à vingt-sept ans. Enfant, elle avait connu la pauvreté extrême, l'oppression, l'injustice, celle dirigée contre sa tribu, les Kols², dans l'Uttar Pradesh. C'était une autre époque. Ses parents travaillent dans les champs de propriétaires terriens, puis mendient leur pitance, leur paye. Les graines qu'ils ramènent suffisent à peine pour faire quatre *chapati*, à partager entre sept enfants.

Quand, plus tard, il lui faut nourrir ses dix enfants, elle fait tous les travaux des champs, elle casse des cailloux, mène une vie de misère et d'exploitation. En 1998, elle rencontre des membres d'une association, Mahla Samakhya. Elle ouvre les yeux. L'exploitation dont elle est victime, elle et tous ceux de sa tribu, est illégale et les membres de sa tribu sont des esclaves du xx^e siècle. Alors elle n'aura de cesse d'aider les Kols. Doucement, les Kols de son village, Juhi Kothi, voient l'espoir et le jour. Les femmes suivent des cours pour

apprendre à réparer les pompes à eau. Les enfants vont à l'école. Les hommes et les femmes du village n'ont plus peur d'approcher les autorités quand ils sont menacés d'injustice. Ils apprennent à bénéficier des aides gouvernementales. Peu à peu s'éloigne le spectre de l'oppression, oppression des riches, des castes supérieures. En douze ans, le village a changé.

LA JEANNE D'ARC
DES SANS-TERRE

On l'appelle la Jeanne d'Arc indienne. Krishnammal Jagannathan est une femme du sud. Elle en a les rondeurs et les couleurs, même à son âge avancé. Née en 1926 dans une famille dalit, une famille d'intouchables, elle se souvient des punitions et de la ségrégation endurées dès l'enfance, dans son village près de Batlagundu, dans le Tamil Nadu.

« Nous n'avions pas le droit d'aller avec les enfants du village. La plupart du temps, on nous emmenait à l'extérieur du village pendant la journée et on nous ramenait à la maison le soir. » A l'époque, le pays est toujours soumis au système de castes qui a régi le pays depuis des siècles. Les intouchables sont tout au bas de l'échelle sociale. Autant dire qu'ils en sont exclus. Les dalits (ou intouchables) font les métiers réputés « sales », ils travaillent le cuir, sont cordonniers, ramassent les ordures. On naît dalit, on le reste de père en fils. Qu'un dalit croise le chemin d'un brahmane et ce dernier va se purifier. Cette ségrégation par les castes n'a été abolie qu'avec la Constitution de l'Inde, en 1949. Officiellement seulement.

Krishnammal a une enfance difficile entre ses parents illettrés et esclaves malgré eux. En 1946, elle

rencontre Gandhi qui faisait une collecte pour les intouchables. Rencontre décisive. Dès ce jour, elle décide d'œuvrer pour libérer les femmes dalits. En 1951 et 1952, elle rejoint le mouvement Acharya Vinoba Bhave's Bhoodan, sillonne le Bihar et l'Uttar Pradesh, et mesure les multiples problèmes auxquels sont exposés les paysans sans terre. Un autre événement tragique marque son destin : en 1969, dans le village Kizhvenmani (district Thanjavur, Tamil Nadu), quarante-quatre femmes et enfants dalits sont brûlés vifs. Révulsée par tant de cruauté et d'horreur, Krishnammal décide de créer un mouvement pour aider les femmes, pour leur procurer des terres et des maisons. C'était la première étape d'une lutte qui devait aller bien plus loin. Elle mène campagne contre les propriétaires terriens et leaders nationaux qui abusaient sexuellement des femmes. C'était au milieu des années 1970. En 1981, avec son mari, elle crée Lafti, Land for the Tillers, pour faciliter la distribution des terres à ceux qui n'en ont pas. Elle réussit, grâce à un prêt bancaire, à acheter des terres qu'elle redistribue aux paysans. Aux paysannes plus précisément, car Krishnammal insiste pour que les terres soient inscrites au nom de la femme. Plus d'un millier de femmes profitent rapidement de l'aide. Et remboursent ultérieurement l'achat du terrain. L'opération démarre dans le Tamil Nadu, cet Etat du sud-est de l'Inde, véritable grenier à riz du pays. « Mais pourquoi donc les femmes qui passent leurs journées les pieds dans l'eau, à repiquer le riz, gagnent-elles cinquante roupies par jour, tandis que les hommes qui font le même travail ont quatre-vingts roupies ? » s'indigne-t-elle.

En 2003, elle continue la défense des dalits : « Pourquoi devraient-ils vivre dans des huttes cinquante-six ans après l'Indépendance ? » et initie la

construction de logements en dur. Son action est reconnue, célébrée au plus haut niveau de l'Etat³.

Et sa lutte continue... contre les crevettes, cette fois ! « On nous a pris nos terres, notre eau est empoisonnée, nos poissons meurent. » En 1992, c'était la plainte des villageois installés autour du delta de la Cauvery, au sud de Pondicherry. Depuis toujours dans cette région côtière, les rizières s'étendent à perte de vue. Mais le vert tendre et si caractéristique des jeunes pousses de riz tend à disparaître. Des multinationales sont arrivées et ont installé des fermes à crevettes, partiellement sur des fonds de la Banque mondiale, à la place des rizières.

Il faut voir comment fonctionne une ferme à crevettes pour comprendre : les crevettes sont élevées dans des bacs avec un mélange d'eau fraîche et d'eau salée. D'une part, le fait de puiser l'eau fraîche dans le sol épuise les ressources naturelles en eau. D'autre part, pour emmener de l'eau salée de la mer aux bacs à crevettes, on fait des coupes dans la végétation, des coupes sombres dans la couverture de mangroves qui protègent la côte. L'eau salée, mêlée aux nourritures chimiques que l'on donne aux crevettes, s'infiltré dans les sols et contamine ce qui reste d'eau pure dans les nappes phréatiques. L'eau devient imbuvable, le bétail souffre, les hommes aussi. Les eaux polluées s'écoulent jusqu'à la mer, où en certains endroits les prises de poissons ont diminué de près de 80 % à cause de la pollution des eaux et de la déforestation des mangroves. L'aquaculture intensive de crevettes détruit l'agriculture, rend l'eau impropre à la consommation, endommage l'environnement... Et met les gens au chômage : une acre de rizière fournit du travail pour cent vingt personnes, une acre de ferme de crevettes emploie trois personnes !

Krishnammal s'est lancée dans un procès. La Cour suprême lui a rendu justice en 1996. Encore faut-il faire appliquer le jugement⁴...

A l'origine de petits ou grands changements, Radha, Duiji ou Krishnammal partagent toutes une vision gandhienne de la justice sociale et du développement durable. Toutes ont fait leur *satyagraha*, la « force de la vérité », une forme d'action pour dire non, avec ténacité, mais sans violence et publiquement. Gandhi en fut l'initiateur.

UN MILLION D'ÉLUES

Les élues des campagnes auront-elles la même détermination ? Oui, des femmes sont à la tête des communes indiennes, les *panchayat*. Tous les cinq ans, se tiennent les élections communales pour élire quelque 3,4 millions de représentants des *panchayat*, au niveau des villages, des groupes de villages et des districts. Plus d'un million de ces élus sont des femmes.

L'initiative est récente dans l'histoire indienne : en 1993, un amendement à la Constitution instituait qu'un tiers des sièges seraient réservés aux femmes dans les *panchayat*, ce système indien de gouvernement local. Les femmes seraient-elles des marionnettes entre les mains des hommes ? Jusqu'alors, dans la plupart des villages, elles n'avaient aucun pouvoir. Elles vivaient la même vie que leur mère et leur grand-mère. Toutes les décisions revenaient aux hommes. « Personne ne m'appelait par mon nom. J'étais une fille, une femme, une servante... Et puis un jour, mon beau-père m'annonça que j'étais élue au *panchayat*. Je

ne savais pas ce que c'était. Je suis allée à la réunion communale. J'étais effrayée. Et pour la première fois, les gens m'ont appelé par mon nom. J'ai appris que j'avais des droits, selon la Constitution. J'étais surprise : dans la vie quotidienne, nous n'avions aucun droit ! Nous ne pouvions pas sortir, n'avions pas d'argent... » raconte une jeune élue d'une commune du sud de l'Inde. De réunion en réunion, elle prend confiance. Elle assoit son pouvoir, lance les villageois dans la construction d'installations sanitaires. Elle sait dorénavant qu'elle peut initier la création de puits, d'écoles même.

Elles sont un million d'Indiennes à traiter de murs mitoyens et bétail errant, d'écoles et de puits. Elles pourraient être plus... s'il n'y avait cette mesure controversée qui entrave l'ascension des femmes en politique, même au plan régional : toute personne, homme ou femme, ayant plus de deux enfants, ne peut pas se présenter à des élections. Cela s'appelle la norme des deux enfants. Cette mesure vise à contrôler la population, bien sûr. Pour y échapper, on a vu des hommes désavouer femmes et enfants afin de se lancer en politique. Ce qui est plus difficile pour une femme !

Un million d'élues, c'est un bon début. Un bon début pour la démocratie indienne. Mais il faudra encore plus de voix fortes et éduquées pour résoudre les problèmes les plus aigus de l'agriculture indienne. L'eau, ou plutôt sa mauvaise gestion, reste le problème majeur de ce grand pays agricole. L'Inde vit au rythme des moussons. Soixante ans après l'Indépendance, 60 % des fermiers en dépendent. A bonne mousson, bonne récolte. Mais les pluies savent être dévastatrices ou insuffisantes. Trop peu de barrages ont été construits, trop peu d'installations de stockage des eaux ou d'irrigation intelligente ont été construites.

Dans certaines régions, l'arrosage intensif de canne à sucre ou de riz entraîne une baisse dangereuse de la nappe phréatique. « La situation se détériore rapidement et l'agriculture court à la catastrophe si des dispositions ne sont pas prises », avertit M. S. Swaminathan, président de la Commission nationale des fermiers et père de la Révolution verte. Cette Révolution verte a permis d'atteindre l'autosuffisance alimentaire, il y a quarante ans⁵. Après une vingtaine d'années d'euphorie agraire, c'est comme si on avait oublié que la terre avait besoin de soins. Les parcelles cultivées – moins de un hectare par agriculteur – sont trop petites. Aucune nouveauté technologique n'est venue stimuler une production en constante diminution depuis une dizaine d'années, et les investissements sont en chute libre. Les terres cultivables n'ont pas augmenté d'un lopin depuis vingt ans, alors qu'il y a deux fois plus de bouches à nourrir !

Face à ce constat, le gouvernement indien boucle des plans d'assistance⁶ pour que le pays puisse répondre à ses besoins d'ici quatre ans. « C'est trop peu et trop tard », craignent les observateurs. La Banque mondiale débloque aussi des prêts⁷ pour refinancer les banques coopératives et offrir des crédits meilleurs aux fermiers... oubliant que c'est justement l'impossibilité de rembourser leurs dettes qui met ces derniers sur la paille. Aujourd'hui, avec une population qui croît plus vite que la productivité, l'Inde a besoin d'une seconde révolution verte, pour éviter l'importation massive de céréales d'ici 2020. Il y a urgence !